

Nenad Ivić
Faculté des Lettres, Zagreb

Défrichements de Geoffroi de Monmouth I

Le texte qui suit fait partie d'un ouvrage plus important; il traite de 1. considérations générales sur l'historiographie et l'histoire aux X, XI et XII^e siècles; 2. différentes sortes d'ouvrages historiques (histoire-témoignage et histoire-reconstruction); situation de l'ouvrage de Geoffroi dans la production historiographique contemporaine.

Les lisières

Dans les ténèbres de l'Europe d'avant l'an mil, tout ressemblait à des taches de lumière; la culture des champs et de l'esprit croupissait sur des lopins ouverts au soleil. Fort peu de temps, un siècle et demi ou un peu plus, s'était écoulé entre l'entreprise carolingienne, rénovatrice, et les premiers indices du démarrage économique; érigée sur le marbre déjà terni des vestiges romains, dirigée par des rois et des prélats friands de l'*imperium* que les Byzantins s'étaient approprié longtemps avant, cette entreprise fut civilisationnelle, si l'on peut parler de civilisation à propos de temps qui ne connaissaient pas les moeurs intellectuelles du XX^e siècle. A partir de la fin du VIII^e siècle et jusqu'à l'an mil, les vastes espaces du rite romain se peuplèrent un peu plus et le faire-valoir de la terre changea. Le butin se fit rare car les grandes expéditions du pillage cessèrent: les guerriers se transformèrent en défricheurs. Ils ne délaissèrent pas leurs usages belliqueux. Lentement, les valeurs de la terre l'emportèrent sur les valeurs de l'homme; et lorsque la Révolution française préluda à la fin du très long et chevaleresque Moyen Age, ce fait donna du poids aux événements.

Entrevues de l'épaisseur des bois à peine percée, les cours princières ressemblaient à autant de clairières de civilité; les monastères, leurs *scriptoria*, à autant d'îlots de mémoire sûre dans la mer du dit. La religion et l'art prirent là, sous une apparente unité, des formes diverses et étonnantes. Entourés de rustres, contemplant leurs moeurs rustiques qui se distinguaient sur le fond ombrageux des frondaisons, les clercs appréhendaient l'inconnu et le barbare des forêts, que le pouvoir contrôlait difficile-

ment, et les âmes des humbles, que la christianisation n'avait fait qu'effleurer. La culture des clercs fut insulaire et ils la vécurent douloureusement: la vie et les moeurs des forêts inquiétaient ces hommes frottés de latinité; un bruissement continu, qui les gênait, émanait de ses parages. Ils essayèrent, pour l'apaiser, d'y introduire l'écorce de leur civilisation.

Les brillantes cours princières, ces taches de lumière, furent dotées d'une force magnétique; à la fin du X^e siècle, les gestes et les moeurs imaginés dans les demeures royales commencèrent à se répandre parmi le menu fretin de la noblesse; le goût les prit, ces petits, de rechercher le passé et de consolider le présent à l'image des descendants de Charlemagne. Pour se rapprocher des grands, les petits, à vrai dire peu différents des rustres, reproduisaient, autant qu'ils le pouvaient, les gestes des princes et l'usage de leurs cours. Les images qui conciliaient, au moins en principe, le ciel et la terre, le haut et le bas, émanaient des endroits où se côtoyaient le souverain, les sages et les guerriers. Des représentations furent forgées, des chansons chantées et des histoires narrées, oeuvres de propagande, pour dorer le blason, étaler le faste et exhiber la puissance fondée sur des libéralités constantes. Ce prestige ne fut pas uniquement celui d'images et de richesses; des façons de voir, d'éprouver et de jouir de la grandeur des grands aimèrent le geste princier. La force magnétique détourna, autour de l'an mil, le regard de la noblesse récemment dotée d'aïeux, vers son propre passé; ils firent faire, à leurs dépendants encore plus humbles, des généalogies et les peuplèrent de héros et de saints. Les petits imitèrent les grands, les pouvoirs nouveaux secondèrent vite ceux de vieille souche; le passé devint une arme: les histoires du terroir naquirent de cette obsession lignagère.

La recherche du passé ne révélait qu'une partie du souci de consolider le présent; l'autre consista à tisser les liens avec le ciel. Les clercs développèrent les penchants à la magie des chefs barbares et, sous l'oeil bienveillant du souverain, les revêtirent du manteau sacerdotal; le souverain devint *rex et sacerdos*, par le prestige de sa race chef du peuple, par le sacre détenteur du pouvoir d'intercéder pour lui auprès de Dieu. Venue des temps paléochrétiens qu'ils ignoraient, cette imagerie garantissait la terre par les valeurs du ciel; pieuse et totalisatrice, elle surplombait toutes les autres par ses nombreuses facettes du passé et du présent, du politique et du culturel. Ce monde fruste, tiraillé par des rêves millénaristes, réussit, dans ses séquelles, à penser un bonheur.

Clairière dans la forêt de l'imaginaire où les essarts furent encore moins nombreux que ceux de la terre, l'imagerie fut reproduite et vulgarisée partout; sa lumière offrait seule, parmi les foudres eschatologiques qui aveuglaient les lettrés, la douce clarté de l'ordre et de la paix ainsi que l'harmonie des mondes; elle trouva sa place, deux siècles plus tard, dans les affabulations de ces hommes disposés à voir le monde à travers les étiquettes¹, affabulations qu'on réserve volontiers aujourd'hui à la création littéraire.

La lumière se reflétait dans des miroirs innombrables, qui communiquaient peu ou prou l'un avec l'autre; ces hommes assoiffés d'une lumière unique s'étaient, sans le savoir, comme réservé le droit à la différence: un lignage nouveau fabriquant son passé trouvait volontiers un ancêtre commun dans la prestigieuse race carolingienne des

1. D.S. Likhatchov, *Poetika drevnerusskoi literatury* 2^e éd., Léningrad: Hudozhestvenna literatura, 1971 (trad. serbe, Beograd: SKZ, 1972, p. 121–126).

épopées et des histoires; puis il s'écartait d'elle et obéissait à son propre sort tout en respectant, avec des noms et des héros différents, les détours épiques du modèle. L'imitation se fit par le raisonnement plus que par les faits. Les différences dans la littérature généalogique et historique des deux siècles qui suivirent le grand rêve unificateur de Charlemagne furent le fruit de cette imitation originale dans la recherche du passé.

Insulaire et totalisatrice, la culture ne fut pas autarcique: des nervures très fines liaient l'imagerie pensée par les clercs à sa source unique, antique et fascinante. Les clercs, ces lettrés frottés de latinité qui descendaient des chefs barbares, eurent du mal à se déprendre de l'ébahissement ancestral devant les marbres romains: l'Antiquité les séduisait par les charmes de la vérité, de la magnificence et de l'ordre. Dans la pénombre de l'imaginaire, à côté de la flamme de la royauté, l'Antiquité brillait par sa perfection et par son accomplissement; c'est de son histoire que les pères de l'Eglise et les lettrés carolingiens distillaient la vérité; d'elle procédait la hiérarchie des mondes et l'idée même de l'*imperium*; par elle les pratiques magiques des chefs barbares furent converties en sacerdoce; elle fut une pépinière d'ancêtres, du père troyen des Francs au Brutus des Britons; son faste assura la continuité du monde et les fondements imaginaires de la féodalité. Tout voyageur de ces temps anciens, pour peu qu'il fût rompu aux choses antiques, retrouvait, dans sa gloire suprême, l'unité foncière de la culture et une garantie presque sentimentale qui le dédommageait d'immenses frais et des adversités du voyage d'une clairière à l'autre.

Les flammes de l'Antiquité et de la royauté brillaient par la pensée des lettrés, aiguisée dans les raisonnements sur la *sacra pagina*; l'exégèse de l'Écriture, pratiquée pendant des siècles, leur donna leur éclat; cette méthode qui consistait d'abord à comprendre les textes, leur conféra clarté et précision. La grande culture carolingienne, vivifiante et renovatrice, mit deux siècles à sortir des palais et des monastères, pour se mêler à des affabulations que les petits partageaient avec leurs dépendants, pour essayer de comprendre ce qui était hors de la considération sérieuse, les *fabulae ignobilium*. Dans l'esprit des lettrés, l'Antiquité envahit la fable ignoble; sous la férule de l'exégète, cette fable adopta les mœurs antiques. L'insularité fut entamée, la lumière se mêla à des ténèbres; dans la pénombre où le marbre hésitait devant le bois et le sacerdoce devant la magie, l'exégèse fut appliquée aux étranges narrations mal comprises. Le temps des lisières succéda au temps des clairières.

Les psaumes furent chantés par toute la terre, dans les clairières et sur les lisières. La pureté du chant ne fut pas partout la même; d'autres voix se mêlaient au louange du Dieu chrétien; il arrivait même aux rois et aux prélats de chanter une fausse note. Les lisières et les forêts connurent d'autres dieux: près des foyers d'antique et royale lumière, dans les ombrages des lisières, l'humanité servile confondait volontiers les anciens dieux barbares avec le Rédempteur; le bruit grossier de ces voix, à peine adouci par l'encens, étouffait parfois le plain-chant. Cette chrétienté su unie, croyant à la Sainte Trinité, s'acquittait de sa dette divine et justifiait ses croyances de mille façons différentes, proches, selon l'endroit, de la barbarie ou de la culture. À l'écart de l'aimant des centres, des évêques, des princes et de Rome la grant, les perceurs de forêts tinrent leurs originalités pour vraies; ils grignotaient un pan de l'imaginaire qui voisinait avec l'imagerie antique et royale, que les lettrés ne comprenaient et qu'ils regardaient, avant de s'y intéresser, d'un oeil soupçonneux et plein de mépris.

Loin des grands rêves de *l'imperium* et du *studium*, les rustres crurent au pouvoir thaumaturgique et magique du geste royal; les lettrés s'emparèrent de ces vestiges d'un temps ancien et ces barbares croyances grimperent l'échelle sociale jusqu'à devenir les attributs presque sacrés des races royales: les souverains français et anglais fixèrent les jours de la guérison des écrouelles et se promènèrent dans les champs pour améliorer les moissons. Peu soucieux des changements que le temps apportait dès qu'il étaient persuadés de leur ancienneté, la plupart des hommes du Moyen Âge ne se rendait pas compte de leur différence et de leurs originalités; s'ils voyageaient, ils creusaient l'écorce de leurs impressions pour retrouver le tuf, l'unité foncière; même ceux qui avaient du goût pour l'écriture, ne prirent pas la peine de noter les particularités: chacun croyait et agissait conformément aux règles et aux exemples des générations antérieures.

Il en alla de même avec la littérature et l'histoire; ce monde bigarré prit goût aux diversités de son existence et de son passé en même temps qu'il s'intéressa aux plaisirs de la lecture et de l'écriture. Après s'être gavés de l'histoire, les souverains et les guerriers au XIII^e siècle s'intéressèrent surtout à leur littérature quand ils ne purent plus courir les forêts qui, depuis quelques décennies, avaient disparu en laissant un arrière-goût d'enchantement et d'aventure. La littérature chevaleresque mit deux siècles à parvenir aux grandes sommes; elle naquit au XII^e siècle, lorsque les histoires du terroir étaient narrées, les forêts entamées et les grands pouvoirs uniques détruits, lorsque le regard de l'homme cultivé rencontrait les lisières, au-delà desquelles les destinées étranges se faisaient et se défaisaient, les enchanteurs puissants répandaient leurs charmes et les pucelles gémissaient, implorant le secours. Au delà du visible, l'étrange commençait, sur lequel l'homme cultivé avait peu de prise; les rares habitants de la forêt racontaient de histoires qu'il ne comprenait pas; quelques écrits pourtant, disséminés çà et là dans les traités de plus haute envergure, laissaient entendre que ces lieux de refuge ressemblaient à la fois au paradis et à l'enfer². Les lettrés appliquèrent leurs esprits et leurs plumes à comprendre ce monde étrange, fuyant et de plus en plus invisible: quand il était là et entravait leur vision, ils refusaient de comprendre et étaient hostiles; des qu'il entrevirent le ciel à travers les frondaisons, ce monde de narrations et de moeurs étranges devint intéressant, peuplé de miracles et de mirages chaque fois plus surprenants.

Le défrichement des grandes forêts fit tomber les écailles de l'oeil interne le l'homme cultivé; il facilita aussi les échanges entre les centres. Mais les grands temps unificateurs de Charlemagne n'étaient plus. Fomentées dans les lisières, où le petit noble côtoyait le rustre, les narrations et les affabulations mi-barbares mi-chrétiennes, qui contaient le sort de guerriers pauvres et gardaient la mémoire des événements du fond de la forêt, ne se heurtèrent plus au refus des lettrés; peu à peu elles gagnèrent le haut du pavé et se transformèrent en oeuvres de propagande au bénéfice des grandes puissances féodales³; elles devinrent l'histoire dans laquelle les romanciers allaient

2. Sur les attitudes du lettré médiéval envers la forêt, voir Jacques Le Goff, *La désert-forêt dans l'Occident médiéval* in *L'imaginaire médiéval*, Paris: Gallimard 1985, p. 63-75.

3. Cf. J. - P. Poly, E. Bournazel, *La mutation féodale, XI^e et XII^e siècles*, Nouvelle Clio, Paris: PUF, 1980, p. 184-192; pour la constitution sociale du modèle lignager, voir Lucien Musset, *L'aristocratie normande au XI^e siècle* in Philippe Contamine, éd., *La noblesse au Moyen Âge*, Paris: PUF, 1976, p. 74-84; pour les conséquences littéraires et para-littéraires, voir Georges Duby, *La vulgarisation des modèles culturels dans la société féodale*, in *Hommes et structures du Moyen Âge*, Paris: Mouton, 1973, p. 302 et 304.

puiser. L'histoire du terroir, en effet, précéda de très peu la littérature chevaleresque. Elles étaient presque contemporaines: elles s'occupaient de deux aspects d'une seule chose: du passé de l'homme.

Au XIII^e siècle encore, toute affabulation reconnue se targuait du divin, d'une façon ou d'une autre, bien que l'on perçût la différence, dans le plaisir esthétique, entre un drame liturgique et un roman, ou entre la messe et le grand chant courtois; c'était une chose que de participer au culte et une autre que de prendre plaisir à la découverte de l'énigme; le rituel de la messe, participation au mystère de l'eucharistie, différait des rituels formels de la lyrique courtoise et du plaisir qu'on prenait à leur variation; l'étonnement et la pitié qu'on éprouvait à l'écoute d'une légende ou des *vitae* connues des saints ne ressemblait pas à l'admiration qu'inspiraient les chevaliers errants et les rudes héros guerriers du roman et de la chanson de geste; enfin, la jouissance édifiante du public des jeux religieux n'avait presque rien en commun avec l'élucidation du sens de la poésie symbolique, travail solitaire, semblable à celui des glossateurs⁴. Et pourtant l'énigme du roman fut chrétienne, reprise de l'Évangile dans le cas du Graal; ce qu'apportaient la légende et les jeux fut aussi chrétien; il s'agissait partout de chrétiens, saints, héros ou traîtres, et de leurs ennemis mécréants et barbares, dont le supplice ou le sacrifice offrait quelque chose d'unique, d'exemplaire et de précieux, assimilable aux hauts sens allégoriques des textes du Créateur. Quand il leur arrivait de traiter des questions de l'art, les penseurs médiévaux, suivant les préceptes des pères, ne voyaient pas sa diversité mais son unité religieuse, à leurs yeux fondamentale; ils distinguaient assez mal, volontairement semble-t-il, entre les divers sens de l'art du geste, de la parole et de l'écrit: les arts étaient tous censés louer Dieu; les oeuvres chrétiennes ne pouvaient pas mentir ou plonger dans les fictions suspectes; les hommes ne pouvaient pas, s'ils étaient chrétiens, exploiter le mensonge. Les hommes cultivés ne voyaient là que l'unité; le public, cependant, jouissait autant qu'il pouvait de ce qu'il pouvait. Bien qu'éloignées l'une de l'autre par leurs fonction, type de présentation, genre et réception, toutes les manifestations de l'art des mots exhibaient un souci de serrer de près la vérité unique qui dépassait infiniment les desseins et les vies des hommes.

Bons serviteurs, les lettrés voulaient que cette vérité recouvrit aussi les vies et les desseins de leurs maîtres. L'art de la chanson de geste avait déjà bien servi leurs confrères; ils essayèrent d'imprégner leurs généalogies et leurs histoires de cette force qu'ils sentaient très grande. Doucement, la grande idée de vérité unique et chrétienne se convertit, dans les mains des hommes cultivés, en étiquette de propagande qu'ils collaient à toutes les affabulations utiles à leurs maîtres. En même temps, ils n'étaient pas dupes et rapportaient les implications que ce mince répertoire de fables étiquetées leur permettait d'entrevoir à l'ultime source de vérité, à l'Écriture Sainte; ils savaient que cette idée était une arme puissante, par laquelle on pouvait récupérer le passé et fonder le prestige de nouvelles puissances. L'attention qu'ils portèrent à la vie des forêts et des lisières bouleversa l'unité idéelle, comme elle avait bouleversé, par d'autres moyens, l'unité politique de l'Europe et l'homme cultivé découvert, avec étonnement,

4. Cf. Hans Robert Jauss, «*Littérature médiévale et expérience esthétique*», *Poétique* 31, 1977, p. 332. Jauss résume dans cet article les recherches de Robert Guiette. Cf. pour les sentiments esthétiques des humbles, Aaron Gourevitch, *Problemi srednevekovnoi narodnoi kulturi*, Moscou: Iskusstvo, 1981 (trad. serbe Beograd: Grafos, 1987, p. 70-130).

que l'unisson des voix qui s'élevaient partout vers le Seigneur cachait un contrepoint de l'écrit chrétien et antique, de la liturgie et des contes des lisières. De même que les terres qu'on apprivoisait avec d'immenses soins, les contes des lisières et des forêts exigeaient des soins immenses mais intellectuels: lever les interdits, s'intéresser à ce que ces affabulations apportaient, avouer qu'elles cachaient un noyau de vérité, les rendre utilisables. Du coup, louer Dieu devint l'affaire de tous ceux qui cherchaient la vérité dans les affabulations et écrivaient les histoires des maîtres nouveaux. L'histoire se mit à ronger, lentement, l'unité de la vérité. Plusieurs pouvoirs luttèrent pour se l'approprier; elle s'esquiva et devint insaisissable et contradictoire.

Face aux grandes constructions de l'Antiquité, que le lettré médiéval essayait de revivre dans les centres les plus prestigieux de la haute culture impériale et monastique, face aux prouesses de Charlemagne qui hantaient l'art des mots, le prince arriviste acquit, au deuxième âge féodal, le goût de son propre et humble passé. De nouveaux Etats, érigés sur la volonté d'un particulier, des puissances de fraîche date, des lignages dont les ancêtres, dans le meilleur des cas, ne remontaient pas au-delà de l'aïeul, s'y prêtèrent le mieux du monde. Le néant du passé était pour ces princes une incommodité fâcheuse; une armée de dépendants lettrés s'appliqua à compter les générations et à écrire des généalogies souvent imaginaires, toutes provenant des Carolingiens, ou, plus loin dans le temps, de Virgile dont l'exode des Troyens, décrit dans *L'Enéide*, fourmillait de fils à caser. Grande était la fascination exercée par ces histoires antiques mais aussi grande fut celle qu'exerçait la Bible dont les pères avaient déjà démêlé les deux directions de compréhension et d'interprétation, celle du conte, de la poétique, et celle d'histoire, du sort de l'humanité⁵; grande aussi fut, pour ces nobles à peine décrassés de barbarie, la nécessité de justifier l'ordre nouveau, qui, en ces temps, tenait beaucoup à l'étalage des ancêtres.

D'étranges choses se passaient, à la fin du XI^e siècle, dans les esprits des hommes cultivés, fascinés par les splendeurs de l'Antiquité romaine et désireux de la paix et de l'ordre qu'offrirait un souverain parfait. L'unité carolingienne était brisée et les souverains nouveaux élevaient la voix, avides de pouvoir et de gloire. Les nobles, leurs hommes liges, s'intéressèrent au passé, qui commençait à peser lourd dans la lutte pour le prestige. Tandis que les défrichements cessaient doucement, les hommes cultivés prenaient conscience de la vie bruyante des lisières et des forêts, qu'ils croyaient désertes ou peuplées d'ermites, de transfuges ou de bêtes sauvages. Ils servaient les souverains nouveaux et voulaient, en écrivant, rehausser leur gloire. L'image et l'histoire de très illustres lignages se présentant à leur esprit, ils s'imaginèrent, à leur ressemblance, l'image de leurs maîtres. Grâce au travail des rustres, ils avaient pris contact avec cette vie des lisières et des forêts, regorgeant d'histoires étranges et recelant toute une culture des voix. Ces hommes cauteleux et habitués à l'exégèse crurent y trouver de quoi nourrir leurs savantes compositions. De ce contact entre le raisonnement raffiné et le matériau brut naquirent les histoires de nouvelles puissances assises sur de vieux terroirs. Cette

5. Sergei Sergéevitch Averintsev, *Poëtika rannevizantiskoi literatury*, Moscou: Nauka, 1977 (trad. serbe, Beograd: SKZ, 1982) p. 101-126. Pour la fascination généalogique que produisaient les faits bibliques, voir R. Howard Bloch, *Etymologies and Genealogies*, Chicago et Londres: The University of Chicago Press, 1983, p. 87-91.

histoire à ses débuts, s'abreuvait à la source rustique d'où coulait une littérature fantastique qui s'ignorait.

Suivre la chaîne des générations jusqu'à Virgile était une invention brillante et ancienne; l'ancêtre troyen des Francs date du VIII^e siècle, du Pseudo-Frédégair. Qu'il s'agît des généalogies familiales ou des histoires de plus grande envergure, ce fut l'exercice privilégié des clercs dépendants de grandes maisons; ils y travaillèrent avec adresse et talent dès le X^e siècle. Le passé ordonné légitimait cette humanité sans histoires qui disposait d'une histoire à la fois unique, mystérieuse, lourde de prémonitions et de menaces. Composer de telles histoires familiales et généalogiques signifiait ordonner le savoir familial en fonction du passé général; pour qu'une affabulation de ce genre devînt croyable, les clercs l'ajustèrent aux autres, plus prestigieuses, plus vraies et connues de tout le monde. Encore durent-ils tenir compte de leurs maîtres: leurs vies et leurs desseins devinrent la règle de cette histoire familiale. Un continuel va-et-vient entre les compositions historiques des clercs et la grande histoire des pères, dépositaire de la vérité unique, s'instaura dans la recherche des ancêtres. Les clercs firent de l'histoire avec de l'actualité et toutes les fabrications de ce genre portaient l'empreinte de cette ruse intellectuelle. Les nouvelles puissances politiques tenaient une très grande partie de leur force de leur passé ancien, embelli et récemment ordonné; l'histoire rendait plus lumineux le nimbe qui entourait le geste princier; mais si ce passé était ordonné et embelli, fallait-il encore qu'il fût vraisemblable et vrai.

L'histoire

En cherchant leur vérité, les lettrés qui travaillaient à des histoires de puissances arrivistes étaient portés par une poussée de légitimation qui, dans le cas des envahisseurs normands d'Angleterre, dut faire pendant à la chanson de geste, cette matière si vraie de Jehan Bodel; cette poussée venait d'en-haut, des centres du pouvoir, des cours et des monastères; elle se confondit avec une autre, plus humble, qui venait d'en-bas, des lisières et des forêts et qui était très bavarde: c'était le vaste héritage des narrations rustiques, joint au prestige des conteurs saxons, que les Normands trouvèrent sur leur chemin. Car ils n'avaient pas conquis une *terre gaste*, sans nourriture ni culture; de grands intellectuels médiévaux vinrent de l'île; autour de 730, Bède le Vénéral, en préfaçant son *Historia Ecclesiastica Gentis Anglorum*, mentionnait les témoignages, les lettres et les traditions qu'il avait dû éplucher pour la composer¹. Les Normands en effet avaient occupé un pays dont les clairières offraient un éclat difficile à surpasser et dont les lisières et les forêts foisonnaient d'histoires agréables à l'oreille du public. Tout cela

1. Dans la préface à son *Historia Ecclesiastica gentis Anglorum* Bède énumère ses sources: «Albinus abba reverentissimus qui (...) vel monumentis litterarum vel seniorum traditione cognoverat et ea mihi, de his quae memoria digna videbantur, per religiosum Lundoniensis Ecclesiae presbyterum Nothelmum, sive litteris sive viva voce referenda transmisit» (P.L. 95, col 21B-22A). A la fin de son ouvrage il récapitule: «Haec de Historia Ecclesiastica Britanniarum, et maximae gentis Anglorum, prout vel ex litteris antiquorum, vel ex traditione maiorum, vel ex mea ipse cognitione scire potui, Domino adjuvante digessim Baeda famulus Christi et presbyter monasterii beatorum apostolorum Petri et Pauli, quod est in Uiremuda et Ingyrum» (col

s'ajoutait à une puissance économique considérable. La fusion entre les envahisseurs normands et les Saxons cultivés et bavards se fit difficilement, à la force du poignet et à la pointe de l'épée. Le prestige de la chanson de geste, que, encore à la veille de la bataille de Hastings, Guillaume Le Conquérant fit chanter à son ost, comme en témoigne, à tort ou à raison, Guillaume de Malmesbury dans sa *Gesta regum Angliae*, recula devant les dires et les écrits autochtones qui, en outre, révélaient un goût différent pour le passé. Ainsi les Normands d'Angleterre vécurent-ils avec plus d'intensité le conflit qui ébranlait toute l'humanité au Moyen Age, celui de la chrétienté et de la *payennie*, de l'écriture et des dires, de l'antique et de l'actuel; certains conflits politiques doublèrent, chez eux, les sourds conflits culturels. Les hommes cultivés de l'île prêtèrent l'oreille au bourdonnement des lisières et des forêts, et, sous la pression de leurs chefs, détournèrent sa veine à des fins de vérité et de haute culture, de politique et de propagande. Ils auraient aussi narré les origines mais ils manquaient de sources. Isidore de Séville leur avait montré le premier pas: chercher les témoignages.

Le présent offre des certitudes par la possibilité de faire de nouveau la même chose²; le passé en offre par les représentations récurrentes qu'on a de lui. On peut se lancer de nouveau dans une lutte et conjecture, bien ou mal, son issue mais on ne peut pas assister encore une fois aux batailles de jadis que nos prédécesseurs livraient à leurs ennemis aujourd'hui morts. Une différence essentielle existe entre le présent et le passé et chaque époque la résout à sa façon: à l'aide de Dieu, de témoins ou de documents.

Le sel de la vie d'antan n'est pas le nôtre et force nous est de nous rapporter aux témoignages que l'autres ont recueillis. Nul problème si ce jadis est bien conforté par des documents, si l'on peut s'appuyer sur une mémoire fixe et un savoir stable; de grands problèmes surgissent si ce qu'on veut connaître est une narration orale, un savoir vague et éparpillé que nulle écriture n'a précisé ni recueilli. L'homme d'aujourd'hui parlerait de l'histoire et du mythe; il saurait orienter ses lectures et ses connaissances; il aurait confiance dans les générations d'historiens et d'ethnologues; non spécialiste, il se contenterait des indications des sages. L'homme d'antan, fût-il prince ou lettré, dont l'intérêt pour le passé était à peine éveillé, disposait de prestigieuses écritures qui contenaient le sens ultime du passé et les germes des événements: l'écriture de la Bible traçait le sort de l'humanité et l'écriture historique des anciens et des saints pères modelait les événements; il disposait d'histoires et de chroniques, faites par des historiens; les moines s'adonnaient volontiers à l'écriture et notaient soigneusement les faits mémorables; il disposait aussi de nombreuses narrations, apparentées à des lieux, à des personnes et à des institutions qu'aucune écriture n'avait fixés, aucune logique ordonnés et nul centre professionnel vérifiés. Il savait pourtant que certains grands écrivains avaient prêté l'oreille à ces choses, qu'ils ne les avaient pas dédaignées et qu'ils les avaient transcrites: Bède le Vénéral parlait de sources orales et de sources écrites

287B). Pour l'orientation générale de l'historiographie de Bède, voir Robert Hanning, *The Vision of History in Early Britain, from Gildas to Geoffrey of Monmouth*, New York et Londres: Columbia University Press, 1966, p. 86-90: «From his insights into the workings of Providence in his age, Bede recreated the Christian past of his nation viewing it as a manifestation of universal order (...). Je ne crois pas que le terme 'nation' puisse être confondu avec la 'gens' de Bède.

2. Alfred Schutz, «Some structures of the Life-World», in Thomas Luckmann; éd., *Phenomenology and sociology*, New York: Penguin Books, 1978, p. 62-63.

dans l'épître dédicatoire de son *Historia*; il pensait, semble-t-il, que le savoir vague des conteurs et des témoins oraux véhiculait sinon toute la vérité, du moins une bonne partie. Les hommes cultivés, clercs et faiseurs de l'histoire, crurent de même, et, à court d'événements, fabriquèrent leurs histoires à partir de ce savoir vague qu'ils avaient étoffé et déclassé avec du biblique et du romain; s'ils n'avaient pas disposé de textes sûrs, car l'histoire des historiens traitait rarement des choses qui les intéressaient, ils se firent redresseurs des histoires des lisières et des forêts; ils transcrivirent les fruits éphémères de la culture des voix.

Les hommes cultivés firent leurs histoires par Les témoins interposés; mais transcrire les témoignages, du point de vue d'authenticité, n'est pas la même chose que rendre compte des événements auxquels on a assisté; dans ses *Etymologies*, Isidore de Séville s'était aperçu de la différence: il tint l'histoire pour une narration des choses qui s'étaient déroulées au passé et préféra, comme plus véridique, celle qui était un témoignage direct des faits à celle qui se nourrissait des narrations et des témoignages d'autrui³. En effet, quatre siècles avant les faiseurs de l'histoire, le saint père avait tranché la question; il distingua nettement l'histoire-témoignage de l'histoire-reconstruction, l'une véridique et digne de confiance et l'autre suspecte puisqu'invérifiable, reposant sur les yeux et les paroles d'autrui. Comment s'étonner de la démarche de tant d'hommes cultivés qui, ne pouvant pas écrire à chaud et ne disposant même pas de témoins, avaient épuré les divagations rustiques pour reconstruire, péniblement, le passé de leurs maîtres, cette suite d'événements glorieux auxquels ils n'avaient pas assisté?

Isidore de Séville avait affirmé la prépondérance des représentations de l'expérience sur les représentations de représentations; il avait indiqué ainsi une possibilité qui allait se développer avec les Croisades, lorsque les guerriers lettrés allaient décrire leurs chevauchées à travers la Terre Sainte. Quand Geoffroi de Villehardouin dicta ses mémoires sur la conquête de Constantinople, il se fia à ses yeux d'homme perspicace et à son métier de guerrier; il analysa cette conquête d'après le concept de l'*ost* et de la sauvegarde de l'armée latine; il avait assisté aux conseils où les décisions avaient été prises, et mené lui-même les campagnes; toute hypothèse qu'il formulait était une hypothèse tactique, vérifiée par sa propre expérience, et le lecteur ne sentait nulle part l'intervention d'autres témoins plus prestigieux ni la présence d'autres mondes, auxquels, néanmoins, il croyait fermement. Villehardouin était un guerrier et il est peu probable qu'il connaissait les distinctions du docteur espagnol; en plus, son oeuvre est contemporaine des romans et non pas des histoires. Isidore était une autorité, assidûment commentée pendant des siècles; ses phrases célèbres retentissaient aux oreilles des lettrés; leur valeur était épistémologique. Le maréchal champenois, guerrier lettré et peut-être analphabète, participait inconsciemment aux dispositions d'esprit qui

3. Isidore de Séville, *Etymologiarum libri XX*, I, 41, 1, in P.L. 82, col 122C: «Historia est narratio rei gestae per quam ea quae in praeterito factae sunt dignoscuntur. (...) Apud veteres nemo enim conscribat historiam, nisi qui interfuisset, et ea quae conscribenda essent vidisset. Melius enim oculis quae deprehendimus quam quae auditione colligimus». Geoffroi de Monmouth a semble-t-il connu l'oeuvre d'Isidore: il l'a utilisé pour sa *Vita Merlini* (cf. Edmond Faral, *La légende arthurienne II*, Paris: Champion, 1929, p. 382). Un exemplaire des *Etymologies*, que Geoffroi avait pu consulter, existait dans la bibliothèque de la cathédrale de Lincoln avant 1150: «Giraldus (*Rolls*, vol. 7, Appx C) recepit... Isidorum *Etymologiarum*» (cité par Basil Clarke, éd., *Geoffroy of Monmouth, Vita Merlini*, Cardiff: Cardiff University Press, 1973, p. 8).

émanaient des phrases du saint père, s'inscrivant ainsi dans le vrai des témoignages directs. Cette distinction était tenace, cette disposition d'esprit de longue durée: tous les historiens, tous les faiseurs de l'histoire les adoptaient et les suivaient, préférant tantôt le témoignage, tantôt la reconstruction.

Avant cette historiographie-témoignage, louée par Isidore, il en existait une autre, qui décrivait le sort des rois et des peuples d'antan et qui fut la reconstruction par les témoignages et les narrations d'autrui; le docteur espagnol l'aurait tenue pour inférieure. La vérité et la vraisemblance de la première résidaient dans l'expérience directe: l'autre posait les problèmes de compréhension et de composition qu'Isidore rend par le verbe latin *dignosco*; l'une était une simple relation qui tenait sa force de l'auteur, ce témoin direct, l'autre une composition dont l'auteur a su déjouer l'effet funeste du manque de témoins.

En parlant de différentes sortes de narrations, Isidore distingue les véritables, celles qui ont eu lieu, de celles qui peuvent advenir et de celles qui ne le peuvent pas. Il les nomme respectivement l'histoire, l'argument et la fable⁴; cette distinction antique, il ne l'avait peut-être pas empruntée à Arthémidore, qui distinguait les histoires vraies des fausses et des vraisemblables⁵, mais à Marius Victorinus, Priscien et Diomède. Les lettrés, faiseurs de l'histoire des temps anciens, durent chercher la vérité de leurs compositions à travers les divagations des rustres, à travers les narrations des lisières et des forêts. Ils n'avaient pas assisté aux événements que leurs maîtres leur demandaient de décrire; Isidore de Séville leur avait indiqué le chemin à suivre. Pour servir leurs maîtres, ils durent *dignoscere* ce qui s'était passé au temps du peuplement des terres, déconstruire les reconstructions rustiques, anonymes et contraires à la logique des événements et aux vœux des maîtres; écarter ce qui était mensonger, faux et contre nature et aboutir aux données vraies et vraisemblables, aux témoignages directs, ces indices les plus sûrs de la vérité.

La distinction d'Isidore entre le vrai, le faux et le vraisemblable ou l'argumental touchait les contenus qui se manifestaient toujours par le langage. Les histoires, fussent-elles témoignages ou reconstructions, étaient, avant toute autre chose, des narrations. Dans le *Dialogus super auctores*, qu'avait composé au XII^e siècle en Allemagne Conrad de Hirsau, l'éternel problème des narrations est considéré sous un jour différent. Le disciple y interroge le maître sur l'art des mots; le maître essaie de le mettre en garde contre les périls de la littérature, tout en sauvant les œuvres profanes, venues, pour la plupart, de l'Antiquité. Contrairement à ce qu'on pensait il y a peu de temps encore, Conrad n'apporte rien de nouveau et d'original dans son dialogue teinté de cléricisme et de pédagogie de couvent; comparé à Isidore, ce géant bienveillant, il ressemble à un nain assis sur ses épaules. N'ayant pas son esprit, il compile sans élégance et compose un épitomé du savoir médiéval sur les artistes des mots et leurs produits, laissant tomber les distinctions trop fines qui pourraient brouiller la cervelle des

4. Isidore, *Et.*, I, 44, 5; P.L. 82, col. 124B: «Inter historiam, et argumentum, et fabulam interest. Nam historiae sunt res verae quae factae sunt. Argumenta sunt quae, etsi facta non sunt, fieri tamen possunt. Fabulae vero sunt quae nec facta sunt, nec fieri possunt, quia contra naturam sunt».

5. Pour les sources d'Isidore, voir Jacques Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris: Etudes Augustiniennes, 1959, p. 175, et Edgar de Bruyne, *Etudes d'esthétique médiévale*, Bruges: Der Tempel, 1949, tome I, p. 95–97.

novices⁶. Toutefois, la matière est clairement présentée et les questions rigoureusement posées; en discourant sur l'art des mots, le maître et le disciple parlent premièrement du livre, symbole des narrations, puis des distinctions entre la prose et les vers et enfin de divers travailleurs de mots: pour éclairer la différence entre les auteurs, les historiographes, les poètes, les commentateurs, les prophètes, les glossateurs et les prédicateurs, le maître aligne les définitions où les hommes cultivés, faiseurs de l'histoire de leurs maîtres, ne trouvaient pas leur place. L'auteur, selon Conrad, est celui qui, par les prestiges de son art, rehausse les faits dits ou écrits, appartenant au dogme ou à l'histoire, l'historiographe celui qui met par écrit les choses vues. Le poète, pour atteindre la vérité, mélange le faux avec le vrai; le prophète, par la force de l'esprit, *vi mentis*, prédit l'avenir. Les commentateurs élucident le sens obscur des mots; les glossateurs, *expositores*, font la même chose avec l'Écriture Sainte; les prédicateurs composent des sermons afin d'édifier leurs auditeurs⁷.

Le maître a aligné sept définitions qui recouvrent tout ce que il y a de vrai dans l'art des mots, avec une petite concession faite aux poètes. Quant à l'histoire, il est formel: l'historien n'a rien à faire des narrations orales ou écrites; il est censé démarquer la réalité qu'il a vue. L'auteur travaille sur les textes et produit de la beauté; l'historien est un *scriptor*, son produit une chose vue, *res visa*. Pour confirmer cette définition de l'histoire, Conrad s'est appuyé sur son grec chancelant en faisant dire au maître que le mot *historia* veut dire *visio* en grec. Contrairement à Isidore, qui reconnaissait deux sortes de l'histoire, le témoignage et la reconstruction, Conrad n'admet que la première: seule l'histoire vue comptait pour lui, elle seule était vraie; le reste, c'étaient des fictions et des fables, ou, dans le meilleur des cas, de la littérature.

Ce moine qui voulait garantir les novices contre les dangers de la littérature profane écrivait son *dialogus* au temps où Geoffroi de Monmouth avait déjà composé son *Historia regum Britanniae*; il a peut-être eu vent de cette insolente reconstruction du passé d'une puissance arriviste; il a peut-être senti le danger des vérités contradictoires qui émanaient d'elle et menaçaient la vérité unique; s'il avait reconnu la vérité de la reconstruction, il aurait reconnu la vérité du profane et manqué son objectif; plus sage était de passer sous silence ces nouveautés dangereuses: l'histoire-reconstruction n'existait pas pour lui. A la rigueur, les faiseurs de l'histoire comme Geoffroi de Monmouth pouvaient être considérés comme auteurs, comme ceux qui travaillaient avec art les choses dites ou écrites auparavant mais il ne l'a pas dit: ces lettrés étaient trop peu sérieux pour cet amateur de l'Antiquité.

6. Conrad de Hirsau, *Dialogus super auctores*, éd. Huygens, Bruxelles: Latomus 17, l'éditeur combat avec preuves la thèse de l'originalité de Conrad qui vient de Curtius (p. 8). Bien que le texte de Conrad soit postérieur à celui de Geoffroi, sa synthèse peu originale montre la ténacité de cette conception de l'histoire.

7. *Dialogus*, p. 17: «Accipe: auctor ab augendo dicitur eo, quod stylo suo rerum gesta uel priorum dicta uel dogmata adaugeat. Historia est res uisa, res gesta: historin enim grece latine uisio dicitur. Unde historiografus rei uisae scriptor dicitur. Porro poeta fictor uel formator dicitur eo, quod uel pro ueris falsa dicat uel falsis intendum uera commisceat. Uates a ui mentis dicitur: magna enim uis mentis est perspicaciter futurorum intuitu presentia precurrere et uentura, quasi pre oculis sint demonstrata. Commentatores sunt qui solent ex paucis multa cogitare et obscura dicta aliorum dilucidare. Expositores sunt qui mystica scripturae sacrae dicta resoluunt, sermonarii ad edificationem auditorium sermones exhortatorios componunt...».

Sur la répartition antique des narrations, faite par Priscien, qui tenait la narration pour une exposition des faits vrais ou fictifs⁸, une autre, qui ne l'avait pas recouverte tout à fait, s'est greffée: celle entre les narrations profanes et les narrations sacrées⁹; tout le travail des lettrés médiévaux, de quatre grands exégètes jusqu'aux contemporains de Conrad, consista à répertorier des définitions et des concepts qui tiennent compte à la fois de l'Antiquité païenne et du christianisme, du domaine du sacré et du domaine du profane. Les faiseurs de l'histoire appartenaient au profane et ils en étaient conscients. Ces hommes cultivés qui avaient décrit le passé de leurs maîtres entretenaient cependant certaines relations avec le sacré: ils voulaient, par leur histoire, doubler, en l'amplifiant, l'histoire fixée par les textes saints. Le terrain était nouveau et glissant et il leur eût été facile de tomber dans le mensonge. Le silence de Conrad qui, d'ailleurs, ne s'occupait que d'auteurs antiques, est significatif: nombre d'intellectuels médiévaux prirent la même position envers l'histoire écrite par Geoffroi de Monmouth en Angleterre. Ces hommes cultivés, faiseurs de l'histoire de leurs maîtres, qui avaient trouvé la confirmation première de leurs travaux chez Isidore, se retrouvèrent, au XII^e siècle, réduits presque à l'équivoque de la parole littéraire. Ils durent lutter pour leur vérité; en relisant ses auteurs, Geoffroi de Monmouth s'avisait de l'issue: il y découvrit de quoi fortifier les liens de son histoire avec le sacré.

Les clercs, étant imbus de ses répartitions anciennes et nouvelles, que pouvaient-ils penser des hommes cultivés, ces travailleurs nouveaux, occupés des dits des forêts et des lisières, et des origines anciennes de très nouvelles puissances? Que pouvaient-ils penser de Geoffroi de Monmouth qui écrivit, en 1135, son *Historia regum Britanniae*? Ils savaient ce que c'était que l'histoire; ils connaissaient la grande histoire sacrée et les narrations des historiens antiques. Leur jugement fut partagé: certains pestèrent contre Geoffroi, comme Guillaume de Newburgh; d'autres furent charmés: Wace s'employa, une vingtaine d'années après, à traduire son histoire en vers français¹⁰. En effet, ce faiseur de l'histoire n'entraît pas dans les répartitions canoniques: il n'était pas historiographe, parce qu'il n'avait pas assisté aux événements qu'il rapportait en latin; il n'était pas auteur, bien qu'il eût arrangé et développé les dits et les écrits des autres; il n'était pas poète, bien que beaucoup de faux eût entré dans sa composition véridique. L'historien nouveau, le faiseur de l'histoire est, en fait, tout cela à la fois: il fait une narration qu'il nomme orgueilleusement une histoire; il n'a pas assisté aux événements mais il a cherché les traces qu'ils avaient laissées dans les paroles des habitants et les écrits des observateurs lettrés; il emprunte des techniques spéciales pour orner et rendre

8. Priscien, *Praeexercitamina*, II, 5-7, in *Grammatici latini*, éd. Kiel, Hildesheim: Olms, 1961, tome III, p. 41: «Narratio est expositio rei factae vel quasi factae (...) species autem sunt narrationum quattuor, fabularis fictilis historica civilis». Quelques philosophes contemporains de l'histoire, notamment A.C. Danto, insistent sur le fait que l'historien est essentiellement un conteur: «History tells stories» (A.C. Danto, *Narration and knowledge*, New York: Colombia University Press, 1985, p. 111). Cette attitude est d'ailleurs implicite dans Priscien.

9. Pour la différence entre les textes sacrés et les textes profanes, voir Henri de Lubac, *L'Exegèse médiévale, Les quatre sens de l'Écriture*, tome I, Paris: Aubier, 1959, p. 57-59.

10. Pour Guillaume de Newburgh, voir infra, II^e partie, chapitre «L'Argumentum». La traduction de Wace n'était pas une traduction au sens moderne du terme: il s'agit, dans *Roman de Brut*, plus d'une amplification que d'une traduction littérale, qui obéit aux usages des romances. Pour les rapports entre l'historiographie et la littérature arhuriennes, voir Jacques Le Goff, *Naissance du roman historique au XII^e siècle?*, NRF, 228, 1972, p. 163-174.

véridiques ses trouvailles: il est très proche des poètes parce qu'il imagine ses vérités. Un mince filet de lumière exégétique éclaire son travail: Isidore reconnaissait ce genre de recherche historique. On entrevoit ici, dans la forêt des concepts que l'Antiquité a légués au Moyen Age, l'apparition d'une nouvelle narration, qui en elle-même n'avait rien de nouveau puisqu'elle existait bel et bien avant que les clercs ne s'emparent d'elle: cette narration s'appelait *historia*, en vernaculaire *estoire*, mais contrairement à la grande histoire qui narrait le sort de l'humanité ou de l'église, elle se borne aux péripéties concernant les hommes d'un terroir ou les prouesses d'un nouveau prince. Elle les élabore à partir des narrations existantes: elle est humble et se greffe sur une analyse préalable du passé, celle que l'on pourrait nommer, avec une grande réticence, le mythe. Elle reconstruit, avec une méthode qui lui est propre, le cours des événements passés et la vie des héros morts.

En dehors de grandes histoires écrites par les pères de l'Eglise, la véritable histoire était uniquement celle des témoins. Isidore et Conrad s'accordaient sur ce point mais avec une différence importante: ceux qui travaillaient sur les choses dites et écrites étaient tenus, pas Isidore, pour les historiens; Conrad leur a refusé ce droit. Isidore et Conrad ne se référaient qu'aux auteurs antiques; des contemporains ils n'ont rien dit. Il ne faut pas s'en étonner: Conrad n'a peut-être pas voulu parler d'eux; en plus, cette époque affublait volontiers le nouveau par les parures de l'ancien. Toutefois, éclairées par celles d'Isidore, les précisions de Conrad gardaient, dans l'esprit des lettrés, la valeur d'une grille analytique permettant aux hommes cultivés de s'aventurer vers les lisières et d'entrevoir, dans les fruits éphémères de cette culture des voix, l'amande éternelle de leur histoire. A la fois auteurs et historiens, jouissant d'un status incertain, bénéfique et dangereux dans une société hiérarchisée, ils poussèrent leur recherche du passé en deux directions: celle de l'écriture et celle du fait historique.

Le bon grain et l'ivraie

Il y avait dans les dits des forêts et des lisières, d'un côté le bon grain et de l'autre l'ivraie. Même sans croire en eux, les hommes cultivés devaient admettre qu'il y avait en eux du vrai; car, pour étoffer leurs histoires, ils cherchaient la vérité dans cet amas ignoble d'affabulations; ils essayaient d'isoler les *res gestas*, une bataille, une décision bénéfique ou une mort illustre, des fables qui n'ont pas pu se passer. Ainsi leur besoin fut-elle à l'inverse de celle des poètes, qui, pour atteindre la vérité, mélangeaient le vrai avec le faux.

Les critères qui régissent les rapports entre la vérité et le mensonge ne sont pas toujours les mêmes; chaque culture, chaque génération les fabrique pour elle même; ce qui était vrai pour les contemporains de Conrad et de Geoffroi, ne l'est pas nécessairement pour nous. La faute la plus grave qu'aient commise les médiévistes et les érudits de notre siècle fut d'appliquer nos vérités et nos règles aux textes anciens, pénétrés d'autres critères; de cette façon, leur vérité devint mensonge et beaucoup d'écrivains,

persuadés pourtant de chercher le vrai, sont considérés aujourd'hui comme des trompeurs¹.

Isidore disait que les fables sont les choses fictives, qui n'ont pas eu lieu, le fictif n'étant pas nécessairement faux mais vraisemblable²; Conrad, acharné contre tout ce qui pourrait donner raison à la vérité du profane, était plus rigoureux: les fables, dit-il, ne se sont jamais passées et ne peuvent pas se passer³: il les excluait, semble-t-il, du vraisemblable. Le mince filet de lumière exégétique qui permettait aux hommes cultivés de s'aventurer vers la forêt et les lisières n'éclairait, à première vue, qu'un amas d'affabulations, pour la plupart fables et fictions. Bède le Vénérable avait reconnu la vérité de certaines parmi elles et les hommes cultivés le suivirent; Isidore admettait qu'il pouvait y avoir du vraisemblable mélangé au faux: ils se trouvèrent ainsi devant un pan de littérature où les narrations fausses étaient mélangées aux narrations vraies et vraisemblables. En se laissant définir comme une narration par la science antique, le bruit étrange des lisières et des forêts cessa d'effaroucher les lettrés et se transforma en parole familière et compréhensible où l'on pouvait, avec certitude, démêler le vrai du faux.

Mais les faiseurs de l'histoire écrivaient pour le compte de leurs maîtres; le critère par lequel ils établissaient la vérité des affabulations était celui de la certitude ou de la probabilité d'apparition d'un événement; la gloire future et passée de leurs terroirs, leurs maîtres et leurs lignages y jouait un rôle considérable. Toute vérité semble être le fruit de l'intérêt qu'on porte sur une chose, un fait ou une narration; l'intérêt, quel qu'il soit, les colore d'emblée de préjugés et de passions; les certitudes sont constituées avant même que le livre soit lu ou l'histoire entendue. Qu'est-ce qui faisait la certitude de l'histoire des hommes cultivés, cette similitude de base qui permettait de deviner, dans les narrations des forêts, le cours de l'histoire humaine? Le présent, le vécu? Sûrement pas; puisqu'ils reprenaient des événements tels que la pluie de sang ou les naissances miraculeuses. Le surnaturel? Non plus; ils se gardaient de lui et l'évacuaient de leurs histoires. Le critère sur lequel ils faisaient asseoir leur certitude était proche de ce que Jacques Le Goff appelle le surnaturel vivant⁴, bien qu'il ne recouvre pas tout car «l'homme peut sans doute rêver ou philosopher, mais il doit vivre d'abord»⁵. Les faiseurs de l'histoire repéraient des faussetés, des vraisemblances et des vérités en établissant les similitudes entre les faits qu'apportaient les narrations et les données de

1. Cf. par ex. Antonia Gransden, *Historical Writing in England, 550-1307*, Ithaca et New York: Cornell University Press, 1974, sur Geoffroi de Monmouth: «Geoffroy was a romance writer masquerading as a historian» (p. 202). «Unlike the reputable historians of his day, he had no moral, edifying purpose, and no interest in recording historical fact» (p. 204). «The way Geoffroy treats his own sources corroborates the view that he was capable of intellectual dishonesty» (p. 203). Tout cela serait vrai si l'on supposait, au XII^e siècle, le même sens aux mots 'masquerade', 'fact' et 'intellectual dishonesty' qu'aujourd'hui. Un exemple de l'introduction du concept de la parodie: Valerie Flint, *The Historia regum Britanniae of Geoffroy of Monmouth: Parody and its purpose*, *Speculum*, 54, no. 3, 1979.

2. Isidore, *Et.*, I, 40. 1 in P. L. 82, col 121A: «Fabulas poetae a fando nominaverunt quia non sunt res factae vel tantum loquendo fictae.», et Priscien, op. cit., I, 1: «Fabula est oratio ficta verisimili dispositione imaginem exhibens veritatis.»

3. Conrad, op. cit., p. 17: «Fabula est quod neque gestum est nec geri potuit.» Il donne plus loin une autre définition de la fable, qui ressemble fort à celle d'Isidore.

4. Jacques Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris: Flammarion, 1982, p. 140.

5. Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, in *Oeuvres*, Paris: PUF, 1959, p.

leur culture et de leur vie, entremêlées dans le fondamental quotidien⁶. Ce mélange de culture et de vie était une mosaïque fuyante de petits faits vrais et d'assertions de portée générale, de croyances venues de la nuit des temps et de décisions prises au jour le jour, de surnaturel vivant et d'événementiel typifié, raconté et connu de tout le monde. Tout cela apparaissait entremêlé dans les images que les individus et les groupes se faisaient d'eux-mêmes à travers le vécu, les hiérarchies de fait et les univers symboliques divers: lois, féodalités, imageries du monde et de l'au-delà, fables, contes, romans, histoires et gloses. C'est pour cela que ces histoires, qui racontaient les événements très anciens, présentaient d'étranges similitudes avec les temps que vivait Geoffroi: il a cherché la vérité historique dans les narrations mais partant de ses propres critères et de la réalité qu'il avait vécue; il n'a fait que retrouver cette même réalité où Dieu côtoyait le Diable et où les motifs de la dépendance féodale régissaient les actions des hommes. Ainsi, les faiseurs de l'histoire se servaient-ils de leur seul savoir et de leur sens commun, fort différents des nôtres; ils étaient sûrs, à peu près, de ce qui avait pu se passer et appliquaient cette certitude à des narrations truffées d'étrangetés.

Ce qui pouvait se passer dans les temps très reculés était quand même différent de ce qui se passait devant leurs yeux, au moins en apparence; les meilleurs esprits de l'humanité, tel Virgile, en avaient témoigné; le présent ou le passé récent réservaient des surprises inattendues qu'on tenait de sources dignes de foi: si un Bède le Vénérable rapporte une victoire miraculeuse, pourquoi ne pas le croire?⁷ Dans l'*Historia Britonum*, le premier texte où le nom d'Arthur le Grand soit mentionné, et qui, selon Faral, remonte tout au plus à la fin du VII^e siècle⁸, le clerc inconnu rapporte sans rougir deux faits concernant Arthur, le premier d'une valeur exemplaire, ou, comme dirait Isidore, argumentale, l'autre tout à fait improbable ou faux. Dans les douze batailles d'Arthur, et l'énumération de ses batailles constitue tout ce qui est dit de lui, la septième fut gagnée, selon l'auteur anonyme, grâce à l'image de la Vierge que le héros portait sur son dos et la dernière, le célèbre carnage de Mont Badon que Bède avait mentionné, grâce à sa force prodigieuse. Bède avait parlé de cette bataille sans mentionner le nom d'Arthur⁹; le clerc anonyme de l'*Historia Britonum* précisa aussi, quelques années ou quelques siècles plus tard, le nombre d'ennemis abattus: le grand roi tua, d'un seul trait, neuf cent soixante hommes¹⁰. Si l'on se fie au sens commun qui était celui des lettrés,

6. Pour le fondamental quotidien, voir mon article *Epiphanie du héros*, SRAZ, XXIX–XXX, 1984–1985, p. 191–227. Quant aux rapports entre la conscience du passé et le quotidien, voir J. Le Goff, op. cit., p. 148: «Au Moyen Age tout ce qui est fondamental pour l'humanité est contemporain».

7. Bède, o. cit., I, 7, in P. L. 95, col. 44C: «Utebantur eo tempore duce Ambrosio Aureliano, viro modesto, qui solus forte Romane gentis praefatae tempestati superfuerat, occisis in eadem parentibus regium nomen et insigne ferentibus. Hoc ergo duce vires capessunt Brettones, et victores provocantes ad proelium, victoriam ipsi Deo favente suscipiunt. Et ex eo tempore nunc cives, nunc hostes vincebant, usque ad annum obsessionis Badonici montis, quando non minimas eisdem hostibus strages dabant, xlmo circiter et iii^o anno adventus eorum in Britanniam».

8. Pour la datation de l'*Historia Britonum*, voir Faral, *La légende arthurienne I*, p. 133.

9. Bède suivait là Gildas qui avait attribué cette victoire à Aurelius Ambrosius (*De excidio et conquestu Britanniae*, éd. Mommsen, Monumenta Germaniae Historica, Auctores Antiqui XIII, Chronica Minora III, 1 ss).

10. *Historia Britonum*, éd. Edmond Faral (*La Légende arthurienne III*), p. 38–39: «Doudecimum fuit bellum in monte Badonis, in quo corruerunt in uno die nongenti sexaginta viri de uno impetu Arthur; et nemo prostravit eos nisi ipse solus, et in omnibus bellis victor existit».

on trouve ici les trois nuances du critère du vrai: des vérités, puisque la bataille de Mont Badon était un fait établi et confirmé par le grand exégète, des vraisemblances, puisque, bien que rares, les miracles existaient et Dieu se mêlait, quelquefois à découvert, aux affaires sanglantes des hommes, et des faussetés, une force aussi prodigieuse n'étant pas possible dans les temps historiques. Il est très probable que le clerc en ait jugé de la même façon: il était cultivé, il vénérât les reliques et s'attendait aux miracles; mais, quant aux faussetés, il savait que, au début de l'histoire, les terres nouvelles étaient, très souvent, peuplées de géants. Il jugeait d'après son savoir et sa vie; il disposait des documents et rapportait des faits qu'ils n'avaient pas inventés et des noms qu'il avait peut-être entendus.

Le nom d'Arthur, lancé par lui pour la première fois, était promis à un avenir éclatant; il sonnait bien et évoquait, peut-être, quelque héros de Plutarque ou quelque croyance populaire, celtique ou indo-européenne¹¹. Sa force prodigieuse était pareille à celle que les grands auteurs de l'Antiquité avaient chantée à propos des héros: relisons *L'Enéide*, ce bréviaire des historiens, ou Venantius Fortunatus, qui avait décrit les prouesses miraculeuses de l'évêque parisien St. Marc; c'était un lieu commun de la littérature et de l'histoire. La victoire miraculeuse n'avait rien d'étrange: Dieu avait intervenu, une fois de plus, dans les affaires importantes des hommes; quelques siècles plus tard, un scribe zélé allait préciser que l'image dont il s'agissait était une image de la croix, qu'Arthur avait fait faire à Jérusalem¹².

Tout ce que le clerc anonyme avait mis de nouveau dans l'*Historia Britonum* était, pour lui, vrai ou vraisemblable: les informations qu'il tenait des auteurs confirmaient, par leur similitude, la vérité des faits. Bien qu'il eût pris leurs informations au pied de la lettre, certaines retouches, portant plus sur la forme que sur le contenu des faits, s'imposèrent à son esprit. Contrairement à Bède, qui n'avait pas associé le célèbre carnage de Mont Badon à Arthur, il affirma que ce grand roi courageux avait emporté la bataille: ce rapprochement entre un personnage illustre et un événement important lui parut tout à fait dans la nature des choses. Il n'avait pas douté, semble-t-il, de la vérité d'Arthur ou de Mont Badon; en les rapprochant, il s'était arrangé seulement à rendre ces récits vrais encore plus vraisemblables.

Mais l'*Historia Britonum* n'était qu'un recueil d'épisodes et de généalogies que la volonté d'un clerc ou les hasards du temps avaient réunis; malgré son nom, elle n'était

11. Un certain Artorius est mentionné dans le *Brut* de Plutarque (*Brut*, 41) et dans Valère-Maxime (I, 7 1), qui était beaucoup lu à l'époque (Pauly-Wissowa, *Real Encyclopadie der Klassischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart: J. B. Metzlerscher Verlag, 1896, p. 1461, 40-50). Cet écho antique a pu fortifier les assurances des lettrés. Faral s'est déjà aperçu de cette possibilité (Faral, op. cit., p. 134), qu'on tient aujourd'hui pour dépassée. Pour un point de vue différent, voir Jean Markale, *Leroi Arthur et la société celtique*, Paris: Payot, 1976, p. 297-298. Markale réfute, après beaucoup d'autres, la thèse latinisante de la naissance du non d'Arthur et ébauche une étymologie celtique, en rapprochant Arthur de ARTH (ours) et de la racine indo-européenne AR- (laboureur) qui a donné en indo-iranien ARTA (ordre). De toute façon, les lettrés du XII^e siècle n'étaient pas au courant des progrès de la science étymologique actuelle. A mon avis, les deux voies ne s'excluent pas: l'écho latin a pu anoblir la voix celtique.

12. Cf. note marginale de manuscrit C (Faral, op. cit. I, p. 149): «Nam Arthur Hierosolymum perrexit et ibi crucem ad quantitatem salutiferae crucis fecit, et ibi consecrate est, et per tres continuos dies jejunavit, vigilavit et oravit coram cruce dominica, ut ei Dominus victoriam daret per hoc lignum de paganis, quod et factum est».

pas une véritable histoire: elle était trop lacunaire. Sa vérité historique tenait dans la vérité des faits, confirmés par les auteurs, et dans la vraisemblance du récit, obtenue par l'arrangement de ces mêmes faits. Cette vérité des faits et cette vraisemblance du récit historique commencèrent, dans l'oeuvre de clercs anonymes, à faire bloc contre la fausseté des dits des lisières et des forêts, contre le brouhaha qui se faisait autour des événements presque oubliés: de même que Dieu s'opposait au Diable et le raffinement du monastère ou de la cour à la barbarie des manants, la vérité lacunaire de l'*Historia Britonum* s'opposa, au X^e siècle, aux mensonges des forêts et des lisières. Les hommes cultivés du XII^e siècle, faiseurs de l'histoire de leurs maîtres, héritèrent de cette vérité-lacunaire et de ce mensonge; à court d'événements, puisque les épisodes de Gildas, de Bède et de l'*Historia Britonum* ne suffisaient pas, ils se lancèrent dans la forêt et y retrouvèrent, entremêlés, le bon grain et l'ivraie. Convoitant pour le passé de leurs maîtres une pareille gloire, ils unirent l'expérience pluriséculaire des narrations et des histoires aux habitudes de leurs vies et à l'art de leurs écritures et recherchèrent, dans le bon grain et dans l'ivraie des forêts, de nouvelles vérités.

Un de ces hommes cultivés du XII^e siècle, Guillaume de Malmesbury, éclaira, en 1125, ce que c'étaient pour eux que la vérité et l'histoire par rapport aux faussetés et aux mensonges à propos des prouesses d'Arthur:

Cet Arthur est celui dont les Bretons font aujourd'hui des récits absurdes. Il méritait mieux que ces contes à dormir debout et son éloge a sa place dans l'histoire authentique. Il a longtemps maintenu son pays chancelant; il a animé au combat le courage abattu de ses compatriotes et finalement, au siège du Mont Badon, aidé par l'image de la Vierge qu'il avait représentée sur son armure, il coucha par terre à lui seul neuf cents ennemis¹³.

Guillaume oppose ici le bon grain à l'ivraie, les histoires vraies aux contes mensongers et la prédication des historiens à la rêverie des Brittons. Il donne, en même temps, un exemple de ce qu'il entend par histoire vraie c'est-à-dire ces deux faits conjugués: un miracle de la Vierge et un exemple de la force prodigieuse, le second provenant du premier. Face aux rêveries orales et absurdes dont il ne donne pas d'exemples, il dresse l'exemple d'un récit historique, vrai parce que rapporté par des auteurs anciens et parce que, aussi, le fondamental quotidien, ces réalités multiples et homogènes mais analogues l'une à l'autre, ce territoire de l'histoire où tout *puet advenir*, se mesurait également aux réalités des temps anciens, à ses yeux plus surprenants, et à sa réalité à lui, susceptible, elle aussi, de miracles. Guillaume de Malmesbury et le clerc anonyme de l'*Historia Britonum* croyaient, semble-t-il, à ce qu'ils racontaient; Guillaume, de surcroît, se vantait d'avoir séparé les événements historiques du brouhaha stupide qui

13. Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Angliae*, éd. W. Stubbs, Rolls Series, I, II; ii.342: «Hic est Arthur de quo Britonum nugae hodieque delirant; dignus plane quem non fallaces somniarent fabulae sed veraces praedicarent historiae, quippe qui labantem patriam diu sustinuerit, infractasque civium mentes ad bellum acuerit; postremo, in obsessione Badonici montis, fretus imagine Dominicae matris, quam armis suis insuerat, nongentos hostium solus adorsus incredibili caede profligavit» (traduction d'E. Faral). Ces *nugae* devaient ressembler aux poèmes gallois, à un 'cycle of stories' qui célébrait ce héros: voir à ce sujet A. O. H. Jarman, *The Delineation of Arthur in Early Welsh Verse*, in Kenneth Varty éd., *An arthurian tapestry; essays in memory of Lewis Thorpe*, Glasgow: French Department of the University of Glasgow, 1981. Jarman analyse onze références sur Arthur qui datent d'avant Geoffroi. Pour l'influence de Guillaume sur Geoffroi, voir l'indication de Christopher Brooke, «Geoffroy of Monmouth as a historian», in Christopher Brooke éd., *Church and Government in the Middle Ages*, Cambridge: Cambridge University Press, 1976, p. 91.

les entourait; ces événements, ce fond de vérité, selon l'exemple qu'il fournit, se compose des *res factae*, des prouesses réelles du roi Arthur; le reste, c'était la fable mensongère, la rêverie des Brittons, les *res fictae*, l'inauthentique qui n'a pas pu se passer. Guillaume n'entrait pas dans les définitions de Conrad de Hirsau pour qui seulement l'histoire vécue comptait; il travaillait sur les narrations et, par ce fait, appartenait plutôt à la lignée d'Isidore, qui reconnaissait l'histoire nourrie de narrations d'autrui: Guillaume affirmait que son récit était *verax* non pas parce qu'il avait assisté aux batailles d'Arthur mais parce qu'il avait raisonné sur ce que d'autres, dignes de foi ou indignes de confiance, avaient rapportés.

Ainsi, l'histoire qu'allaient composer les hommes cultivés du XII^e siècle dépendait aussi bien de ce que avaient établi les clercs anonymes ou les grands historiens que d'un choix dans les narrations des lisières et des forêts, choix qui séparait, comme l'avait montré Guillaume de Malmesbury, les *historiae veraces* des *fallaces fabulae*. Ces compositions historiques ne ressemblent pas aux textes des historiographes de l'Antiquité sur lesquels s'est appuyé Conrad car ni Guillaume de Malmesbury ni Geoffroi de Monmouth n'ont pas assisté aux événements qu'ils racontent; elles ne sont pas, non plus, une entière invention des littérateurs ou des conteurs brittons car Guillaume a montré ce qui était vrai dans ces *nugae*; elles sont des narrations raisonnées des faits historiques qui relèvent d'une recherche de vérité, d'un art de témoigner et d'une science du concret, du fondamental humain.

Pour faire leurs histoires, les lettrés du XII^e siècle disposaient d'ouvrages de grands exégètes et de documents semblables à l'*Historia Britonum*; ces remarques éparses, ces recueils d'épisodes et ces généalogies ne suffisaient pas. Ils regardèrent ailleurs, vers les forêts et les lisières bruyantes, relirent leurs auteurs et s'avisèrent que ce brouhaha contenait des narrations dignes d'intérêt et que les conteurs racontaient des vérités mêlées aux mensonges. Un choix entre le vrai et le faux des narrations s'imposa; en s'appuyant sur les auteurs et sur sa vie, Guillaume de Malmesbury définit, à propos de la geste d'Arthur, la raison historique en l'opposant à la déraison des conteurs brittons. Pour flatter par l'histoire l'orgueil chrétien de leurs maîtres, ces lettrés devinrent les greffiers de l'âme païenne des humbles, tout en respectant la senefiance que les grands exégètes avaient extraite de la vie et des écritures.

Science du concret, du fondamental humain. En ces temps la science, ou, ce que nous tenons, depuis déjà trois siècles, pour science, c'est-à-dire la physique, les mathématiques et aussi l'histoire, avec leurs vérifications soigneuses, leurs valeurs, leurs documents, leurs méthodes analytiques et quantitatives, leurs grands systèmes totalisateurs et leurs séries, cette sorte de science n'existait pas au Moyen Age; il y avait une pratique qui marchait tant bien que mal, dissociée de la ratiocination abstraite qui en sapait les fondaments empiriques par la vénération funeste des usages antiques. Il arrivait, de temps en temps, à ces artisans de monastères, de grands ou petits domaines et déjà de villes, de perfectionner quelque technique ou de redresser quelque usage méléfique; mais il est impossible de mesurer la portée et l'exacte valeur de cette pratique car elle trouvait de très faibles échos dans les textes des intellectuels qui se bornaient à répéter le grec, le romain et quelquefois l'arabe, en filtrant et en dosant soigneusement les nouveautés.

Notre science à nous obéit à d'autres démons; elle se veut expérimentale, dans la théorie et dans la pratique; elle observe son champ et construit soigneusement ses résultats et ses faits; elle se vante d'être une science du concret des choses, qui ne trouve pas son événement tout fait dans la prose du monde mais le crée en épiant ses indices; elle opère avec des concepts¹⁴ et se veut libre, imaginative et, même, ses dernières années, poétique.

Les sciences du Moyen Age étaient et voulaient passer pour des connaissances et des explications de textes; elles se voulaient reflet exact de la Création et reproduisaient fidèlement les préceptes figés; l'intellectuel d'antan ne connaissait pas un champ expérimental ouvert, mais les textes par lesquels le connu prenait sa forme et s'expliquait; il ne recherchait pas le nouveau, il critiquait le connu; il opérait au moyen des signes et se nourrissait des textes sacrés qui tenaient lieu de la richesse du réel. Cette recherche et cette science n'étaient pas sclérosées; les savants médiévaux expérimentaient beaucoup avec des signes; leur champ était une réalité signifiante qui gardait des attaches avec des autres mais d'une autre manière que nos réalités scientifiques. Toute recherche, toute nouveauté, peut être admise, établissait des relations avec le reste du savoir par l'intermédiaire de la Création et du texte qui rendait un compte exact de sa *senefiance*. Nous qui vivons des faits préfigurés par notre science avons de la peine à comprendre cela, à imaginer entre le réel et le regard du savant une suite de signes superposés; bien que, si l'on ôte de leurs efforts la couverture de leur culture, ce qui reste, leurs découvertes importantes ne se distinguent pas des nôtres: les savants du Moyen Age arrivaient à leurs résultats par des chemins que nous tiendrions aujourd'hui pour obliques. Ce qui différait le plus, c'étaient les traductions, les transformations des découvertes en messages¹⁵. Nous voulons trouver le nouveau à partir du connu, les savants du Moyen Age, peu intéressés à la nouveauté, faisaient concorder leurs découvertes avec la vérité des textes et des autorités qui disaient vrai mais qui étaient, les uns et les autres, de grands panneaux où le risque était grand de tomber.

Il en allait de même avec l'historiographie: le concret des historiens n'était pas dans ce que nous appelons l'histoire, dans ses hommes, ses événements et ses processus; il était dans les signes et les *senefiances* expliqués, dans les analogies secrètes des mondes que le langage mettait à nu; l'historien du Moyen Age rarement observait et traduisait les faits en concepts, surtout jusqu'à la fin du XII^e siècle, jusqu'aux mémoires des guerriers croisés; lorsqu'il s'agissait des temps reculés et inconnus, l'histoire se présentait comme une recherche des signes et une explication des *senefiances* à travers les textes et les narrations orales.

La réalité du passé que les faiseurs de l'histoire de l'Angleterre brittonne connaissaient était celle des résidus d'images qu'une autre culture avait fabriquées et transmises à des fins qui leur étaient propres et partant difficilement compréhensibles; les lettrés essayaient de voir clair dans la prolifération touffue des narrations orales, malgré la pénurie des textes qu'ils tenaient pour infaillibles et qui se contredisaient souvent. Pour

14. Voir Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris: Plon, 1962, p. 26–28.

15. Mirko Dražen Grmek, «Définition du domaine propre de l'histoire des sciences et considérations sur ses rapports avec la philosophie des sciences», in *Histoire et philosophie des sciences*, Naples: Section II of Pubblicazioni della Stazione Zoologica di Napoli, vol. I, No. 1, 1979.

surmonter les lacunes, les contresens et les tabous, pour démêler le vrai des narrations, ils eurent recours aux reconstructions minutieuses; ils les effectuaient au moyen de ce qui fut longtemps, même de nos jours, tenu pour de l'imagination, mais à tort: ce qu'ils imaginaient ne diffère pas, en principe, des vérités tout aussi imaginaires de l'historien contemporain, lorsqu'il reconstruit, par exemple, le passé d'une société sans mémoire écrite; s'il tire ses explications des concepts de l'économie ou de la trifonctionnalité, que nous tenons généralement pour vrais, ils les tiraient des données auxquelles ils croyaient, des générations des géants ou des héros. De même que les historiens d'aujourd'hui, la génération des lettrés qui, au début du XII^e siècle, avait épuré les narrations et scruté les textes pour reconstruire le passé inconnu avait accompli, tout en raisonnant différemment, une tâche aussi rigoureuse. L'histoire curieuse à laquelle ils aboutirent, dont il n'y a pas de preuves, ni historiques ni archéologiques, reposait sur une raison chrétienne et sur une connaissance de leur concret, de leur fondamental humain. Ce n'était pas un concret où les choses et le réel documentés importaient; c'était un concret des mots, des relations que les mots entretenaient l'un avec l'autre. Pour reconstruire ce qu'on n'avait pas vécu, il fallait s'abaisser jusqu'aux narrations, jusqu'aux contes des lisières et des forêts afin de combler les écrits lacunaires; ils seuls contenaient ce concret qui intéressait les faiseurs de l'histoire. Le témoignage, selon les pères, garantissait la vérité historique; les témoins oraux, dépourvus de culture, déraisonnaient; il fallait neutraliser les effets de la déraison. Un des faiseurs de l'histoire, Geoffroi de Monmouth, s'attaqua, pour atteindre la vérité, à l'unique témoin que la déraison des conteurs brittons n'avait qu'à peine touché: il s'attaqua au corps du mot.

Ces spécialistes des narrations ne construisaient pas leurs histoires à la manière de nos historiens, en comparant les sources diverses, en isolant les tendances et les structures, en épiait l'éclosion du fait historique; ils trouvaient leur événement tout fait, déjà narré, et pesaient sa valeur. Ils étaient confrontés à un délire narratif, selon l'expression de Guillaume de Malmesbury, où le faux se mêlait au vraisemblable et au vrai, où la fable était liée à l'histoire et à l'exemple. Face au délire, ils voulaient raisonner; face aux absurdités, ils dressaient leurs faits issus de l'arrangement de ces mêmes absurdités; aux règles de l'oralité ils confrontaient les règles de l'écriture. Leur événement était un fait raisonné: il s'agissait, pour eux, de démêler ce qui avait eu lieu de ce qui n'avait pas pu se passer et de confirmer la vérité des faits ainsi recueillis par les similitudes de forme et de contenu trouvées dans les *auctoritates*.

L'unique moyen de comprendre l'entreprise de ces fouilleurs de lisières est de voir à ce que disent leurs compositions. Cela a été longtemps impossible. Les critiques, imbus de leurs propres valeurs qu'ils croyaient universelles, projetaient leurs conceptions du fait historique sur les temps, les cultures et les hommes qui les concevaient autrement; l'image qui se reflétait était celle de l'imagination et de la fiction. Il était, par conséquent, impossible de discerner les romans des histoires: tous les deux racontaient d'identiques balivernes, tous les deux étaient fictionnels et appartenaient à la littérature. Comment peut-on choisir entre les fictions? Elles sont ou vraies ou fausses et cela dépend de point de vue adopté. Mais, si l'on reconnaît que les vérités changent avec les hommes et les cultures, leur entreprise devient sérieuse et leur histoire acquiert un sens précis de vérité, analogue, dans son principe, aux palais imaginaires et pourtant tellement vrais des historiens du XX^e siècle. Afin de mesurer cette vérité, il faut peser

leurs expressions, aussi bizarres qu'elles puissent paraître; s'ils parlent de narrations, admettre leur existence; si les preuves manquent, chercher ce qu'ils entendaient par le mot narration, livre etc. Il faut se garder d'imposer, à ces textes souvent truffés de contradictions, la rigueur et la cohérence, aussi illusoire qu'aient été les leurs, de notre histoire. Afin de rebâtir, critiqueusement, leur palais imaginaire et de comprendre ce que tel fait saugrenu, telle étymologie fantastique ou tel événement impossible signifiaient dans la communication que tout auteur établit avec son oeuvre et son public, mettons-nous dans la peau de cet homme cultivé et scrupuleux à sa manière, assumons ses peines, ses passions et ses préjugés et essayons de raisonner comme lui. S'il reconstruisait les témoignages, il nous faut aussi reconstruire, à partir non pas des mots mais des ses textes compacts, les vides de son savoir, les chemins tortueux de sa pensée et la lente naissance de sa vérité, desquels dépendait son propre témoignage.

Fascinés par l'idée de la paix et de l'ordre, les hommes cultivés du XII^e siècle considéraient le délire narratif avec préoccupation, et chose incompréhensible pour l'homme moderne qui vénère la richesse délirante du réel, voulaient la ramener à l'ordre. Tout se jouait, pour eux, entre la paix et la guerre et entre le désordre et l'ordre. Cet ordre, quant à l'histoire, était un ordre des mots. Des fascinations tant méthodologiques que culturelles influençaient leur travail: ils charpentaient les narrations qu'ils croyaient délirantes avec des outils sacrés et consacrés.

Ces savants des temps anciens n'avaient rien de l'esprit léger et irresponsable des collectionneurs de curiosités et des amateurs de vieilleries; ils inspectaient, semble-t-il, très scrupuleusement leurs sources et questionnaient, avec minutie, les spécialistes sur les histoires exotiques: Geoffroi de Monmouth se vantait, dans le prologue de son *Historia regnum Britanniae*, de ses sources livresques, grimoires difficiles à déchiffrer, et de son amitié avec un certain Walterus, bibliophile et grand connaisseur des choses exotiques. Si ces savants ne citaient pas à tout moment leurs informateurs et leurs sources, c'est que, pour eux, la vérité de l'histoire ne résidait pas dans les notes; à la fin du XVI^e siècle encore, les critiques reprochaient à Etienne Pasquier, un des plus grands historiens de la France médiévale, d'encombrer ses phrases de notes et d'indications de sources, à leurs yeux superflues. Aussi écrivaient-ils pour un public des initiés, comme eux gens de plume et de savoir, capables de distinguer une phrase de Bède d'un morceau de Nennius; le reste du public, les rois et les grands peu éclairés et envieux de belles histoires héroïques, ne s'intéressaient pas à ces vécilles et ne demandaient que de beaux récits où ils pouvaient reconnaître leurs ancêtres et leurs prédécesseurs, lointains précurseurs de leur gloire actuelle.

Ces savants se croyaient capables de nettoyer le témoignage et l'événement de la crasse que les conteurs et le temps avaient déposée sur eux; ils se lançaient dans des opérations mathématiques, effectuaient des *computa* afin de rendre crédibles leurs généalogies; ils copiaient soigneusement, en glissant parfois une petite retouche ou un nom de leur cru, les anciens traités sur la conquête romaine d'Angleterre; ils composaient des tableaux géographiques pour rendre le paysage de leur histoire plus net et comme consacré puisque, pour indiquer la longueur et la largeur de la scène, ils avaient utilisé les chiffres que les anciens avaient fixés; ils fournissaient les générations manquantes, rectifiaient le nombre d'années à régner et à vivre des rois; brossaient le portrait d'hommes héroïques et déterraient les noms de batailles; ils notaient; avec

précision, les événements d'autres terroirs, contemporains de ceux qu'ils écrivaient. Chaque fois qu'ils le purent, ils firent concorder la chronologie de leurs événements avec les cheminements du monde sacré et antique; ils firent couler leur matière historique dans les moules consacrés par l'usage de la culture et par l'ordre du monde, moules correspondant aux concepts d'origine et de lignage, de mathématique et de géographie. Ils comparèrent les blandices de l'histoire romaine avec les charmes de la forêt et tirèrent des ressemblances de nombre et de forme des conclusions aboutissant à des noms nouveaux, comme celui d'Arthur dans l'*Historia Britonum*; persuadés qu'un récit spécifique convenait le mieux à ces temps brumeux, ils croyaient, qu'en le produisant, ils aidaient à la manifestation du vrai et à sa conservation là où il s'était déjà montré. Ainsi, en raisonnant, ils supprimaient ce qui les effarouchait. Un pied dans l'ordre et la raison, l'autre dans le désordre et la déraison, leur corps suivait, inconsciemment, les gestes du chercheur, du penseur et de l'artiste: ils entrevirent, à travers les fignolements des pères et les grossièretés des forêts et des lisières, une image ancienne où les héros et les événements se livraient la bataille de l'histoire.

Historique, cette image ne pouvait être qu'une mosaïque des témoignages directs: ces savants s'embarquèrent en quête de témoins. Toute spéculative et fantaisiste que cette quête puisse paraître à nos yeux, elle visait à reconstruire le schéma ancien de communication, fondement, pour eux et aussi un peu pour nous, de la crédibilité d'un récit: un témoin sûr rend compte de ce qu'il a vu. Parfois des moines, toujours des clercs, ces lettrés s'imaginaient pousser leur quête (et l'imagination de ces temps n'avait rien de l'air de liberté qu'on lui prête aujourd'hui) dans la paix de leur *scriptoria*, à l'affût de l'ordre des grands et de la parole des sages. C'est ainsi qu'ils s'efforçaient de ramener, en raisonnant, le délire narratif à l'histoire véridique.

KRČEVINE GALFRIDA IZ MONMOUTH A I

Tekst «Krčevine Galfrida iz Monmoutha I» dio je veće cjeline; bavi se 1. općim razmatranjima o povijesti i povjesnici između X i XII stoljeća; 2. vrstama povjesnica (svjedočanstvo i rekonstrukcija); 3. situacijom djela Galfridovog u okružju suvremene historiografske produkcije i njenih ideala.